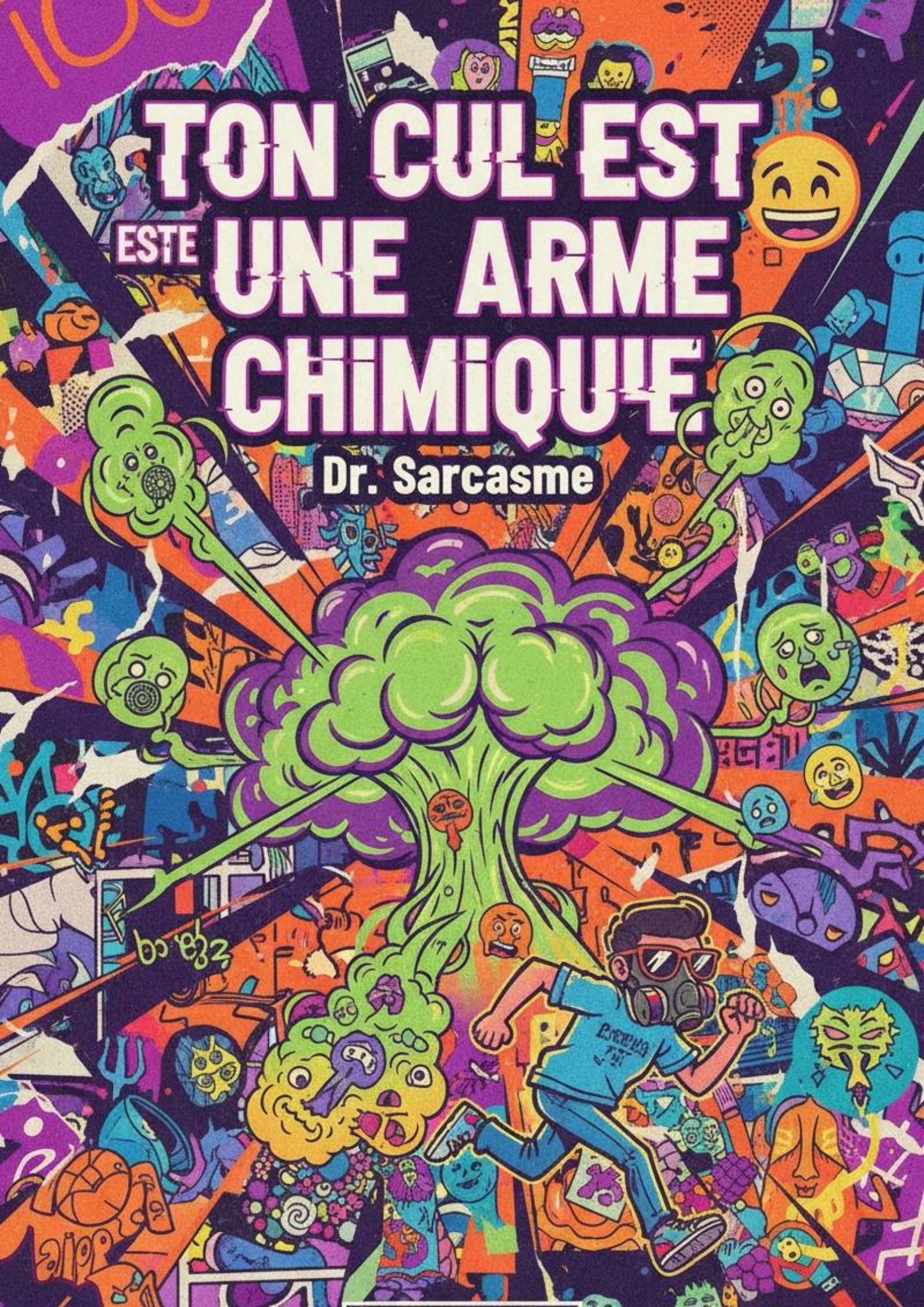


TON CUL EST ESTE UNE ARME CHIMIQUE

Dr. Sarcasme



Ton cul est une arme chimique

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Convention de Genève bafouée	4
Chapitre 2 : Le Silencieux mais Meurtrier	9
Chapitre 3 : L'Ascenseur : La Chambre à Gaz Sociale	14
Chapitre 4 : Le Mythe du 'C'est le Chien'	19
Chapitre 5 : Le Dutch Oven : Terrorisme Conjugal	24
Chapitre 6 : La Diète Protéinée : Tchernobyl dans l'Assiette	29
Chapitre 7 : Le Poker Face du Coupable	33
Chapitre 8 : L'Effet de Serre Localisé	38
Chapitre 9 : Le Premier Rencard : Le Jeu de la Roulette Russe	42
Chapitre 10 : Le Pet de Transport Commun	47
Chapitre 11 : La Signature Olfactive	52
Chapitre 12 : L'Épilogue : Héritage et Persistance	56

Chapitre 1

La Convention de Genève bafouée

Approchez-vous, asseyez-vous, mais de grâce, gardez vos distances de sécurité. Ne me regardez pas avec cet air offensé, ce petit froncement de sourcil de bourgeois outré qui vient de réaliser que le camembert n'est pas le seul truc qui pue dans cette pièce. On va parler franchement. On va parler de ce qui se passe sous votre ceinture, dans cette zone d'ombre, ce triangle des Bermudes intestinal où la civilisation s'arrête et où la barbarie commence.

Regardez-vous dans le miroir. Vous pensez être un citoyen respectueux des lois, un contribuable exemplaire, peut-être même un donneur de sang ou un protecteur des baleines. Mais dès que vous fermez la porte des toilettes — ou pire, dès que vous ne la fermez pas — vous devenez un criminel de guerre de la pire espèce. Vous n'êtes plus un humain, vous êtes une usine de retraitement de déchets toxiques non déclarée à l'ONU. Votre sphincter n'est pas un muscle, c'est une zone de non-droit internationale, un territoire affranchi de toute morale, une enclave de chaos pur qui fait passer la Corée du Nord pour un parc d'attractions pour enfants sages.

Si l'on s'en tient à la stricte définition du droit international, vous devriez être en train de pourrir dans une cellule à La Haye, juste entre un dictateur déchu et un général serbe particulièrement nerveux. Pourquoi ? Parce que ce que vous venez de libérer dans l'atmosphère viole systématiquement, méthodiquement et avec un enthousiasme terrifiant chaque alinéa de la Convention de Genève.

Prenons le Protocole de 1925 concernant l'interdiction d'emploi à la guerre de gaz asphyxiants, toxiques ou similaires. Lisez-le. C'est écrit noir sur blanc. Le texte interdit l'usage d'agents chimiques capables de provoquer la suffocation et la détresse

respiratoire. Et là, je vous pose la question, les yeux dans les yeux : quand vous avez déchaîné ce "petit vent discret" au milieu du rayon surgelés du Carrefour, est-ce que vous n'avez pas sciemment cherché à provoquer une détresse respiratoire chez cette pauvre grand-mère qui cherchait ses épinards ? Si, vous l'avez fait. Vous avez transformé un lieu de commerce pacifique en un théâtre d'opérations militaires. Vous avez utilisé une arme à dispersion invisible, persistante et psychologiquement dévastatrice.

Le vrai problème avec votre anatomie, c'est qu'elle refuse la reddition. Le rectum est le dernier bastion de l'anarchie. C'est un diplomate corrompu qui refuse de signer le moindre traité de paix. Le corps humain est une machine merveilleuse, certes, mais le système digestif, c'est le département Recherche et Développement de l'enfer. On commence avec une quiche lorraine tout à fait légale, et on finit avec une émanation qui pourrait percer la couche d'ozone et dissoudre le vernis d'une table basse. À quel moment la transformation s'opère-t-elle ? À quel moment la nutrition devient-elle une agression caractérisée ?

D'un point de vue académique, on pourrait parler de "l'exceptionnalisme du sphincter". Normalement, dans une société organisée, tout est régulé. Vous ne pouvez pas jeter de l'acide sulfurique dans la rue, vous ne pouvez pas brûler des pneus sur votre balcon, vous ne pouvez pas déverser du pétrole dans une rivière. Mais dès qu'il s'agit de votre propre production interne, c'est le "Far West". Vous considérez que votre droit à l'évacuation prime sur le droit fondamental de vos semblables à ne pas perdre connaissance en respirant. C'est un mépris total du *jus cogens*. Vous agissez comme un État voyou qui possède l'arme atomique et qui s'amuse à faire des tests de tir dans son jardin.

Et ne me parlez pas de "nature". La nature, c'est mignon, c'est des petits oiseaux et des fleurs des champs. Ce que vous produisez, c'est de la chimie lourde. C'est du soufre, de l'hydrogène sulfuré, du méthane surpuissant. Si une entreprise rejetait le dixième de ce que vous libérez après une soirée raclette, Greenpeace enchaînerait ses

militants à vos chevilles et le gouvernement déclarerait l'état d'urgence environnementale. Mais parce que ça sort de *vous*, vous appelez ça "un petit souci de transit". Non, Monsieur. C'est une attaque sous fausse bannière. C'est un attentat à la pudeur atmosphérique.

La Convention de Genève interdit également les attaques indiscriminées, celles qui ne font pas de distinction entre les combattants et les civils. Regardez votre bilan. Quand vous lâchez la purée dans un ascenseur, est-ce que vous triez vos victimes ? Est-ce que vous épargnez les femmes et les enfants ? Absolument pas. Vous frappez aveuglément. Vous saturez la zone. Vous utilisez la tactique de la "terre brûlée". L'ascenseur devient une chambre à gaz portative, un espace confiné où la Convention est bafouée avec une arrogance qui frise le génie maléfique. Vous voyez les gens suffoquer, leurs yeux larmoyer, leur dignité s'effondrer tandis qu'ils cherchent désespérément le bouton du troisième étage, et vous, vous restez là, avec votre petit sourire de criminel de guerre qui sait que la police ne peut rien faire. Parce qu'il n'y a pas de brigade criminelle pour les odeurs. Pas encore. Mais si j'étais vous, je me méfierais du prochain drone de surveillance.

Nous vivons dans une ère de post-vérité, mais votre anus, lui, est d'une honnêteté brutale. Il ne ment pas. Il dit : "Je n'en ai rien à foutre de la civilisation. Je n'en ai rien à foutre des droits de l'homme. Je veux juste voir le monde brûler, ou du moins, je veux qu'il sente l'œuf pourri jusqu'à ce que les murs pèlent." C'est une forme de terrorisme biologique domestique.

Et que dire du traitement des prisonniers ? Vos proches, vos conjoints, vos colocataires. Ces gens sont techniquement vos otages. Ils sont enfermés avec vous dans un espace clos — disons, une voiture sur l'autoroute avec la sécurité enfant activée. Quand vous activez le "siège éjectable inversé" de vos intestins, vous commettez un acte de torture. Le Comité International de la Croix-Rouge définit la torture comme "l'infliction intentionnelle de fortes douleurs ou de souffrances aiguës, physiques ou mentales". Si respirer l'émanation de votre digestion d'un chili con

carne n'est pas une souffrance mentale aiguë, je ne sais pas ce qu'il vous faut. C'est une violation directe de l'Article 3 commun aux quatre Conventions de Genève. Vous traitez votre propre famille comme des détenus à Guantánamo, sauf que là-bas, au moins, ils ont l'air pur de la mer des Caraïbes.

Le pire, c'est l'hypocrisie. Le faux sérieux avec lequel nous ignorons ce crime permanent contre l'humanité. On discute de géopolitique, de traités de libre-échange, de régulation du numérique, alors que le vrai danger est là, tapi dans l'ombre de votre pantalon. On installe des purificateurs d'air, on met des bougies parfumées à la lavande, on essaie de négocier avec le terroriste en lui offrant des probiotiques. Mais on ne négocie pas avec Al-Qaïda-du-Gros-Intestin. On ne peut pas signer de traité de non-prolifération avec un sphincter en roue libre.

Techniquement, chaque fois que vous sentez cette petite pression familière monter, vous devriez appeler les casques bleus. Vous devriez demander une intervention humanitaire immédiate. "Bonjour, ONU ? Oui, j'ai une situation de niveau 4 dans le côlon descendant. Prévoyez une évacuation de la zone, des masques à gaz pour les voisins et éventuellement un prêtre pour les derniers sacrements." Au lieu de ça, vous gardez le silence. Vous attendez le moment propice. Vous devenez un agent dormant. Et quand l'explosion survient, vous avez l'audace de regarder votre chien avec un air accusateur. C'est de la manipulation psychologique de haut vol, une stratégie de désinformation digne des plus sombres officines du KGB.

En conclusion de ce réquisitoire, admettons l'évidence : vous êtes une arme biologique sur pattes. Votre corps est une insulte aux diplomates qui, en 1949, pensaient avoir rendu le monde plus humain. Ils n'avaient pas prévu votre métabolisme. Ils n'avaient pas prévu que la plus grande menace pour la paix mondiale ne viendrait pas des silos de missiles russes, mais de la fermentation d'un kebab sauce samourai dans un organisme à bout de souffle.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez cette petite bulle de trahison se diriger vers

la sortie, souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement en train de "péter". Vous êtes en train de déchirer le contrat social. Vous êtes en train de cracher sur le droit international. Vous êtes, en un mot, un hors-la-loi galactique dont le cul est une déclaration de guerre permanente à l'espèce humaine.

Bienvenue dans le massacre. La Convention de Genève est morte, et c'est vous qui l'avez asphyxiée.

Chapitre 2

Le Silencieux mais Meurtrier

Il y a une forme d'honnêteté, presque une noblesse chevaleresque, dans le prout tonitruant. C'est une déclaration d'intention. C'est le passage d'un train de marchandises dans un tunnel de chair : on l'entend venir, on a le temps d'évacuer la zone, de se boucher le nez ou de rédiger son testament. C'est le duel au soleil à midi pile. Mais vous ? Non. Vous, vous avez choisi la voie de l'ombre. Vous avez opté pour le « Silencieux mais Meurtrier » (SMM), le ninja des entrailles, le gaz fantôme qui ne fait pas de bruit mais qui a le pouvoir de dissoudre la peinture au plomb d'un bâtiment classé.

Le SMM n'est pas un simple gaz. C'est une trahison thermodynamique. C'est la preuve biologique que le mal absolu existe et qu'il voyage à une vitesse constante de 0,5 mètre par seconde vers le visage de vos semblables.

Considérons la physique de l'acte. Pour qu'un pet soit silencieux, il faut une détente contrôlée, une sorte de gestion de flux digne d'un ingénieur chez SpaceX, mais pour évacuer les résidus d'un taco deux viandes supplément oignons rouges. Vous écartez discrètement les fesses, vous relâchez la pression millimètre par millimètre, avec la précision d'un démineur qui sait que le moindre frottement acoustique signifierait l'opprobre sociale. Et là, c'est le drame. Rien. Pas un son. Le vide. Un silence de cathédrale s'installe, alors que, dans l'ombre de votre pantalon, une poche de méthane enrichi au soufre vient d'être libérée.

À ce stade, vous êtes un criminel de guerre en sursis. Vous le savez. Vous sentez cette légère différence de température entre vos cuisses, cette tiédeur suspecte qui s'élève comme une brume toxique sur un champ de bataille de la Somme. Pendant les cinq

premières secondes, vous jouez la montre. Vous regardez autour de vous avec l'innocence d'un agneau qui vient de dévorer un loup. Vous priez pour un courant d'air, pour une climatisation miracle, pour une intervention divine ou une attaque terroriste imminente qui détournerait l'attention.

Puis, la première molécule atteint les narines de votre voisin.

C'est là que le SMM révèle sa véritable nature. Ce n'est pas une odeur, c'est une agression sensorielle qui court-circuite le cerveau limbique. Ce n'est pas « ça pue », c'est « mon existence même est remise en question par cette émanation ». Le SMM ne se contente pas de flotter ; il colonise. Il s'incruste dans les tissus, il s'imprègne dans les rideaux, il se lie chimiquement à la structure moléculaire du papier peint jusqu'à ce que celui-ci commence à gondoler, à cloquer, puis à se détacher du mur dans un dernier gémississement de colle synthétique.

Le SMM possède une signature olfactive complexe que les parfumeurs de chez Dior étudieraient s'ils n'avaient pas peur de mourir d'une hémorragie cérébrale. C'est un bouquet de chou fermenté, de pneu brûlé, de cadavre de rat ayant consommé trop de curry et d'œuf pourri oublié dans une boîte à gants en plein mois d'août. C'est une odeur qui a une texture. On ne la sent pas, on la goûte. On la mâche. On a l'impression d'avoir été physiquement giflé par le côlon d'un démon.

Dans un ascenseur, le SMM est l'arme de destruction massive ultime. C'est le huis clos de Sartre, mais avec une option « asphyxie lente ». La porte se ferme. Vous êtes six. Le pet est lâché au deuxième étage. Entre le deuxième et le quatrième, le gaz se dilate. Au cinquième, la première victime fronce les sourcils. Au sixième, le contact visuel est rompu. Tout le monde regarde le plafond avec une intensité religieuse, essayant de ne pas respirer, mais le corps humain est une machine mal foutue qui réclame de l'oxygène. Alors, on prend de petites inspirations saccadées, filtrant l'air à travers ses dents, ce qui ne sert absolument à rien puisque les molécules de votre trahison sont assez petites pour traverser l'acier trempé, alors vos canines, elles s'en

moquent.

L'aspect le plus fascinant – et le plus méprisable – du SMM reste la psychologie du déni. Le coupable d'un pet bruyant est immédiatement identifié et humilié. C'est la justice directe. Mais le terroriste du silencieux, lui, participe à l'enquête. Il est le premier à froncer le nez d'un air dégoûté. Il ose parfois dire : « Oh putain, quelqu'un a un problème de plomberie ici ? » ou, pire, il lance un regard accusateur au chien, au bébé, ou à la vieille dame asthmatique dans le coin. C'est le sommet de la perversité humaine. C'est Machiavel avec une aérophagie carabinée.

Scientifiquement, pourquoi le silencieux est-il toujours plus létal que le bruyant ? C'est une question de concentration. Le pet bruyant est riche en air, c'est une explosion de volume. Le silencieux, lui, est un concentré pur de gaz de fermentation. C'est le nectar de la décomposition. C'est l'essence de votre échec nutritionnel réduite à sa plus simple expression gazeuse. C'est le moment où votre corps décide de trier ce qu'il garde (presque rien) et ce qu'il expulse (tout votre respect de soi).

Parlons de l'effet sur l'environnement immédiat. Avez-vous déjà remarqué comment les mouches tombent en plein vol lorsqu'elles croisent la trajectoire d'un de vos SMM ? Elles ne meurent pas de causes naturelles, elles subissent un arrêt cardiaque foudroyant. Les plantes vertes flétrissent. Le vernis de la table basse commence à s'écailler. Vous n'êtes plus un être humain, vous êtes une usine de retraitement de déchets nucléaires dont les filtres ont été vendus au marché noir par des fonctionnaires corrompus.

Imaginez la scène lors d'un premier rendez-vous amoureux. La lumière est tamisée, la musique est douce, le vin est cher. Et là, au détour d'un rire un peu trop forcé, la bulle de la mort s'échappe. Sans un bruit. Vous continuez à parler de votre passion pour le cinéma néo-réaliste iranien alors qu'une nappe de gaz moutarde est en train de napper le tartare de saumon de votre partenaire. À cet instant, vous n'êtes pas en train de séduire, vous êtes en train de commettre une tentative d'homicide involontaire. Vous

voyez ses pupilles se rétracter. Vous voyez son teint passer du rose romantique au gris "fin de vie". Elle pense que c'est l'émotion. Non. C'est son système immunitaire qui vient de déclencher l'alerte rouge et qui tente désespérément d'évacuer ses poumons avant qu'ils ne se transforment en gélatine.

Et que dire de l'impact sur le bâti ? On parle souvent des termites ou de l'humidité, mais personne n'évoque jamais le « prout acide de 3 heures du matin ». Celui qui s'échappe sous la couette, créant une chambre à gaz miniature où vous finissez par vous auto-asphyxier dans une sorte d'ironie karmique sublime. Ce gaz est si corrosif qu'il attaque les fibres du papier peint. Il s'infiltrer derrière le lé, dissout la colle de cellulose et provoque ce décollement caractéristique que les experts en bâtiment attribuent souvent à tort à une mauvaise isolation. Non, Jean-Pierre, ce n'est pas le pont thermique, c'est juste que ton locataire mange trop de cassoulet en boîte et qu'il a la zone anale d'un dragon de Komodo.

Le Silencieux mais Meurtrier est l'ultime test de notre civilisation. Il prouve que, malgré nos smartphones, nos fusées et nos vaccins, nous restons des sacs de viande en putréfaction contrôlée, capables de générer des horreurs chimiques que même les services secrets les plus tordus n'oseraient pas utiliser par peur de violer la morale la plus élémentaire.

Vous qui lisez ces lignes, ne vous leurrez pas. Vous savez très bien de quoi je parle. Vous sentez ce petit pincement dans l'intestin grêle au moment même où je décris l'odeur ? C'est votre métabolisme qui ricane. C'est votre colon qui prépare la prochaine salve. Vous êtes une arme de destruction massive dont la sécurité est un sphincter défaillant.

Alors, assumez. La prochaine fois que vous lâcherez cette ogive invisible dans une pièce bondée, ne cherchez pas le coupable du regard. Regardez le papier peint se détacher lentement du mur dans un craquement sinistre. Regardez les gens suffoquer avec une satisfaction sadique. Vous n'êtes pas un péteur. Vous êtes un artiste de

l'invisible, un sculpteur d'air vicié, un terroriste moléculaire.

Et s'il vous plaît, pour l'amour de l'humanité, arrêtez de manger cette sauce samouraï.

Le monde n'est pas prêt pour une telle puissance. Le monde veut vivre.

Chapitre 3

L'Ascenseur : La Chambre à Gaz Sociale

L'ascenseur est le dernier bastion de la civilisation occidentale. C'est un lieu sacré, un purgatoire en Inox brossé où l'on s'astreint à une discipline monacale : on fixe le sol, on évite le regard de la dame du quatrième, et on retient sa respiration comme si l'on traversait une nappe de gaz moutarde dans les tranchées de la Somme. C'est le seul endroit au monde où quatre adultes consentants acceptent de rester immobiles, à douze centimètres les uns des autres, en prétendant que le décompte des étages sur l'écran LCD est la chose la plus fascinante depuis l'invention du feu.

Mais pour vous, l'ascenseur n'est pas un simple moyen de transport vertical. C'est un laboratoire. C'est votre salle de tir. C'est là que votre colon, ce génie incompris, va signer son chef-d'œuvre.

Le scénario est d'une pureté mathématique. Vous êtes seul. Le trajet entre le rez-de-chaussée et le douzième étage vous offre environ quarante-cinq secondes d'intimité absolue. C'est le créneau parfait. C'est la fenêtre de tir que les snipers de l'élite s'arrachent. Vous sentez cette pression sourde, cette bulle de méthane qui frappe à la porte de votre sphincter avec l'insistance d'un huissier de justice un lundi matin. Votre ventre gargouille, une symphonie de cuivres désaccordés qui annonce l'Apocalypse.

C'est là que le talent intervient. Un amateur lâcherait tout d'un coup, avec un bruit de vieux moteur Diesel qui refuse de démarrer. Mais pas vous. Vous êtes un esthète. Vous pratiquez le "Silent But Deadly" (SBD), l'art de la filtration moléculaire. Vous relâchez la pression millimètre par millimètre, une décompression contrôlée qui ferait pâlir d'envie un ingénieur de la NASA. Pas un son. Juste un léger sifflement interne,

imperceptible pour l'oreille humaine, mais terrifiant pour les acariens de la moquette.

Et là, l'alchimie opère. Dans cet espace clos de quatre mètres cubes, sans courants d'air, sans issue, votre production s'épanouit. Ce n'est plus une simple odeur, c'est une entité physique. C'est un mélange complexe de chou-fleur fermenté, de cadavre de rat oublié derrière un radiateur et de pneu brûlé. C'est une fragrance qui a du corps, de la cuisse, une persistance en bouche que les plus grands sommeliers qualifieraient de "traumatisante".

L'ascenseur ralentit. Le "Ding" fatidique retentit. Les portes s'ouvrent sur le palier du septième. Et c'est là, mes amis, que s'accomplit le geste de génie, le coup de grâce qui sépare le simple péteur du terroriste biologique de haut vol : vous sortez.

Vous sortez d'un pas léger, presque aérien, avec ce petit sourire de celui qui vient d'accomplir une bonne action. Et au moment précis où vous posez le pied sur le palier, vous croisez la victime.

La victime, c'est souvent cette voisine un peu trop chic, celle qui porte du Chanel N°5 et qui promène un caniche qui coûte le prix de votre voiture. Ou alors, c'est le nouveau locataire, celui qui essaie de faire bonne impression. Ils vous adressent un petit hochement de tête poli, un sourire de circonstance. Vous leur rendez leur salut avec une courtoisie mielleuse, une lueur de sadisme pur brillant au fond de vos pupilles.

Ils entrent. Les portes se referment. Ils sont maintenant scellés dans votre chambre à gaz personnelle.

Imaginez la scène. La porte se ferme. Le mécanisme se met en branle. Et là, le mur sensoriel les percute. C'est pas une odeur, c'est une agression à main armée. L'air devient solide. La voisine au caniche prend une inspiration pour ajuster son sac, et ses poumons se remplissent instantanément de votre héritage gastrique. Ses yeux

commencent à piquer. Son cerveau, en mode survie, lui envoie des signaux de panique : "SORTIE DE ZONE ! DANGER BIOLOGIQUE ! MASQUE À GAZ IMMÉDIAT !".

Mais elle ne peut pas sortir. Elle est entre le 7ème et le 8ème étage. Elle est piégée dans une boîte en métal qui pue la mort industrielle. Elle regarde le caniche, qui est en train de s'évanouir. Elle cherche désespérément une source d'air frais, mais il n'y a que de l'Inox et le souvenir persistant de votre kebab de la veille.

Et le plus beau ? C'est que vous n'êtes plus là. Vous êtes déjà chez vous, en train de retirer vos chaussures, tandis qu'à quelques mètres de là, une femme est en train de vivre une expérience de mort imminente à cause de votre métabolisme. Vous avez laissé derrière vous une signature moléculaire, un testament de votre passage. Vous êtes comme un fantôme qui hante les lieux, mais un fantôme qui aurait mangé trop de haricots blancs.

Le "Lâcher de Bombe en Sortie" est l'expression ultime du pouvoir individuel sur le collectif. C'est une forme de Street Art invisible. Banksy utilise des pochoirs, vous utilisez votre rectum. C'est une performance éphémère qui ne laisse aucune trace visuelle, mais qui grave des cicatrices olfactives indélébiles dans le système limbique de vos contemporains.

Certains esprits chagrins, des adeptes de la "bienséance" (ce mot inventé par des gens qui n'ont manifestement aucun plaisir dans la vie), vous diront que c'est lâche. Que c'est un acte de guérilla asymétrique. Ils ont raison. Et c'est précisément pour ça que c'est jouissif. Dans un monde où tout est filmé, tracé, enregistré, votre pet dans l'ascenseur est la dernière zone de liberté totale. C'est un acte gratuit, anonyme, et d'une efficacité redoutable.

Vous imaginez la conversation de la victime une fois arrivée à destination ?

— "Chéri, j'ai cru mourir dans l'ascenseur. Je crois que quelqu'un a caché un corps en

décomposition dans la gaine de ventilation."

— "Mais non, c'est juste l'immeuble qui est vieux."

— "Non, Jean-Pierre. C'était... c'était personnel. Ça sentait la haine. Ça sentait le soufre et le désespoir."

Et voilà. Vous avez créé un mythe urbain. Vous êtes devenu une légende urbaine sans même avoir à lever le petit doigt (enfin, si, vous avez dû lever un peu la fesse, mais c'est un détail technique).

Il faut aussi parler de la variante "Le Piège à Mioches". C'est un niveau de noirceur supérieur, réservé aux experts. Vous attendez que l'ascenseur soit appelé par une famille qui rentre de l'école. Les enfants, c'est petit. Leur nez arrive exactement à la hauteur de la zone de concentration maximale des gaz lourds. Pour un adulte, c'est une odeur gênante. Pour un enfant de six ans, c'est un traumatisme qui va définir son rapport à la verticalité pour les vingt prochaines années. Il va associer le trajet en ascenseur à une attaque chimique syrienne. C'est de l'éducation par la douleur. On leur apprend la dureté de la vie, le caractère imprévisible de l'existence. On leur apprend que même dans un cadre sécurisé, le danger peut venir des entrailles d'un inconnu.

Parfois, je me demande si les architectes ne font pas exprès de concevoir des ascenseurs si peu ventilés. Peut-être qu'ils sont de mèche avec nous. Peut-être qu'il existe une société secrète de concepteurs de bâtiments qui se réunissent pour discuter du "Coefficient de Rétention du Méthane" (CRM) des cabines Otis. Ils savent que l'ascenseur est le seul endroit où l'on peut forcer un PDG du CAC 40 à respirer l'émanation directe du gros intestin d'un stagiaire sous-payé. C'est la seule véritable forme de redistribution des richesses qui fonctionne encore : l'égalité devant la puanteur.

Alors, chers lecteurs, la prochaine fois que vous sentirez cette petite bulle de gaz monter en vous au moment où vous appelez l'ascenseur, ne voyez pas ça comme un

inconvéient gastrique. Voyez ça comme une opportunité. Voyez ça comme votre contribution à l'art contemporain.

Préparez votre sortie. Travaillez votre timing. Ajustez votre mélange. Et au moment où les portes s'ouvriront, sortez la tête haute, l'esprit serein, et laissez derrière vous ce cadeau empoisonné. Ne vous retournez pas. L'explosion sera silencieuse, mais les dégâts seront monumentaux.

Vous n'êtes pas un simple usager des transports en commun. Vous êtes un agent du chaos moléculaire. Et le monde, coincé entre le 4ème et le 5ème étage, n'attend que votre prochaine livraison.

Bon voyage. Et n'oubliez pas : plus l'ascenseur est petit, plus le souvenir est grand.

Chapitre 4

Le Mythe du 'C'est le Chien'

Mesdames, Messieurs, regardez-vous dans la glace. Non, pas pour ajuster ce col de chemise qui tente désespérément de donner une structure à votre vie, mais pour contempler le visage de la trahison. Car nous allons parler de l'acte le plus vil, le plus lâche et le plus moralement répréhensible de l'histoire de l'humanité : le transfert de responsabilité anale sur un être innocent.

Le chien.

Médor. Rex. Le meilleur ami de l'homme. Celui qui vous accueillerait avec la même queue frétilante si vous rentriez d'une journée de bénévolat à l'orphelinat ou d'un après-midi passé à incendier des cliniques vétérinaires. Et comment le remerciez-vous ? En faisant de lui le bouclier biologique de vos propres échecs intestinaux. C'est le degré zéro de la dignité humaine. C'est comme si Winston Churchill, après avoir lâché une caisse monumentale en plein conseil de guerre, s'était retourné vers son bulldog en criant : « Oh, Winston, vraiment ! ».

Entrons dans la psychologie de ce crime. La scène est classique. Vous êtes dans le salon, entouré de gens que vous essayez d'impressionner — peut-être de la belle-famille, ou des amis qui croient encore que vous lisez le **Monde Diplomatique**. Soudain, la pression atmosphérique dans votre côlon atteint un seuil critique. C'est le moment où la diplomatie s'arrête et où l'artillerie commence. Vous libérez une nappe de gaz de combat, un mélange instable de chou fermenté, de stress professionnel et de restes de tacos à 3 euros. L'air devient instantanément solide. Les plantes vertes se rétractent. Quelqu'un lâche sa fourchette.

Et là, au lieu de vous lever, la main sur le cœur, et de déclarer fièrement : « C'est moi, j'ai synthétisé l'apocalypse dans mon rectum », vous faites cette petite grimace de dégoût feint. Vous fronchez les sourcils, vous agitez un peu l'air devant votre nez avec une aristocratique délicatesse, et vous lancez ce regard accusateur vers le tapis.

« Oh là là, Rex... Tu as encore mangé quelque chose dans le jardin ? »

C'est pathétique. C'est le Munich de la flatulence. C'est une capitulation morale totale. Pourquoi ? Parce que le chien, lui, ne peut pas se défendre. Il n'a pas le langage pour dire : « Écoute, Jean-Hubert, j'ai peut-être mangé une limace et un vieux bout de tennis hier, mais ce que je viens de recevoir dans les naseaux, c'est du gaz sarin de catégorie 4. Mon métabolisme de canidé, aussi rustique soit-il, est incapable de produire une telle note de cuir tanné mêlé à la décomposition d'une moule oubliée sur un radiateur. Assume tes tacos, lâche. »

Parlons de la science du mensonge, car c'est là que le bât blesse. Accuser le chien est une erreur tactique de débutant. L'odeur canine et l'odeur humaine ne jouent pas dans la même ligue chimique. Le pet de chien est organique, terreux, presque « honnête ». C'est l'odeur de la croquette bon marché et de l'instinct de survie. C'est une odeur qui dit : « Je suis un animal ».

Le pet humain, en revanche, est un produit culturel. C'est une signature complexe qui porte en elle l'histoire de votre alimentation de cauchemar, de vos angoisses existentielles et de votre caféine excessive. Un pet de chien, c'est un accident de la route. Un pet humain de type « scapegoat-dog », c'est un attentat chimique planifié avec une sophistication malveillante. Personne ne croit que ce Golden Retriever de trois ans, qui passe ses journées à dormir et à lécher des vitres, est capable de générer une telle densité moléculaire. En accusant le chien, vous n'insultez pas seulement l'intelligence de vos invités ; vous insultez la biodiversité fécale.

Et que dire de la réaction du chien ? C'est là que le drame atteint des sommets

shakespeariens. Le chien, sentant l'infamie, lève la tête. Il vous regarde. Il a ce regard, vous savez, ce regard de vieux sage trahi. Il sait que vous mentez. Il sait que l'épicentre du séisme olfactif se situe précisément à trente centimètres au-dessus de son museau, dans la zone occupée par votre séant lâche. Et pourtant, il ne dit rien. Il soupire, pose sa tête sur ses pattes, et accepte le blâme. Il prend sur lui le péché du monde. Il est le Christ des flatulences, portant votre croix de soufre pendant que vous reprenez une part de quiche en parlant de la hausse des taux d'intérêt.

Il existe plusieurs catégories d'accusateurs, et aucune ne mérite le salut.

Il y a ****le Préventif****. C'est celui qui, avant même d'avoir lâché la bombe, commence à préparer le terrain. « Dis donc, il sent fort le chien aujourd'hui, non ? » C'est de la préméditation. C'est l'équivalent de creuser une tranchée avant de déclarer la guerre. Vous installez une ambiance de suspicion autour du pauvre animal pour que, le moment venu, le passage à l'acte semble être une suite logique de la dégradation environnementale. C'est machiavélique.

Il y a ****l'Indigné****. C'est celui qui en fait trop. « Mais Rex ! Va dehors ! C'est infect ! » Il va jusqu'à mimer un haut-le-cœur. Il se lève pour ouvrir la fenêtre, tout en continuant à déverser ses effluents dans la pièce à chaque mouvement de fesses. C'est une performance digne d'un Oscar, mais c'est un Oscar de la honte.

Et enfin, il y a ****le Silencieux****. Celui qui ne dit rien, mais dont le regard est une flèche empoisonnée dirigée vers le panier. Il attend que quelqu'un d'autre dise : « Ouh là, le chien a un problème ? ». Et là, il répond juste, avec une pointe de tristesse feinte : « Oui, il vieillit, la digestion devient difficile. » Utiliser la sénilité de son animal pour couvrir ses propres turpitudes gastriques... il y a un cercle de l'Enfer spécialement conçu pour vous, entre les gens qui parlent au cinéma et ceux qui mettent de l'ananas sur la pizza.

Maintenant, imaginez un monde de justice. Imaginez que le chien puisse, d'un simple

geste de la patte, désigner le coupable. Imaginez qu'il existe un test ADN instantané de la puanteur. Le verdict tomberait : « 99,9% de compatibilité avec le colon de l'individu en chemise de lin. Présence de traces de bière artisanale et de kebab sauce samourai. Le chien est innocenté de toutes charges. » La honte serait totale. Vous seriez banni de la vie sociale, condamné à errer dans les parcs en ramassant les déjections de ceux que vous avez calomniés.

Il est temps de réhabiliter le chien. Le chien n'est pas votre filtre à particules. Il n'est pas votre alibi fécal. Si vous avez décidé de transformer votre corps en usine de traitement des déchets toxiques, ayez au moins le courage de vos opinions. Quand l'odeur de la mort commence à ramper sur les murs, quand le tapis de yoga commence à fondre sous l'effet des vapeurs, levez-vous. Soyez un homme. Soyez une femme. Soyez un agent du chaos fier de son œuvre.

Regardez vos convives dans les yeux et dites : « Oui. C'est moi. Ce que vous respirez en ce moment, c'est le résultat d'une fermentation lente de quarante-huit heures. C'est ma signature. C'est mon héritage. C'est le parfum de ma liberté. »

C'est ça, la vraie redistribution des richesses dont nous parlions au chapitre précédent. C'est partager sa propre substance avec son prochain. Et le faire avec honnêteté. Car le chien, lui, ne ment jamais. Quand il pète, il le fait avec une insouciance admirable, regardant parfois son propre derrière d'un air surpris, comme s'il venait d'entendre une voix venue d'une autre dimension. Il n'accuse personne. Il vit dans le présent.

En conclusion, la prochaine fois que vous sentirez cette petite bulle de trahison pousser à la porte, laissez le chien tranquille. Laissez-le dormir. Laissez-le rêver de lapins et de balles de tennis. Et quand vous ouvrirez les vannes, assumez. Si l'air devient irrespirable, ne cherchez pas de bouc émissaire à quatre pattes. Rappelez-vous que votre cul est une arme, et qu'un grand pouvoir implique de grandes responsabilités.

Ne soyez pas le lâche qui murmure « Sacré Médor ». Soyez le guerrier qui dit : « Respirez, c'est du fait maison. »

Car au final, le chien finira par partir au paradis des animaux. Et là-haut, devant Saint-Pierre des Canidés, il racontera tout. Il racontera comment, pendant dix ans, vous avez utilisé sa réputation pour masquer vos excès de cassoulet. Et ce jour-là, quand vous arriverez devant la grande porte, le chien sera là. Il vous regardera. Et il ne remuera pas la queue. Il se contentera de lever la patte arrière et de vous rendre, en une seule déflagration éternelle, dix ans de calomnies olfactives.

Et croyez-moi, au paradis, il n'y a pas de fenêtre qu'on puisse ouvrir.

Chapitre 5

Le Dutch Oven : Terrorisme Conjugal

On dit souvent que le mariage, ou le concubinage pour les plus prudents d'entre vous, est un long fleuve tranquille. C'est faux. C'est une série de négociations tendues, entrecoupées de compromis sur la couleur des rideaux et de luttes de pouvoir pour le contrôle de la télécommande. Mais il existe un sommet dans l'escalade de la violence, une zone grise juridique où la Convention de Genève ne s'applique plus, un acte de trahison si pur qu'il ferait passer Judas pour un simple étourdi : le Dutch Oven.

Pour les profanes, le « Four Néerlandais » n'est pas une technique de cuisson ancestrale pour réussir votre bœuf bourguignon. Non. C'est l'art subtil de piéger votre partenaire sous la couette après avoir libéré une décharge de méthane d'une puissance telle qu'elle pourrait faire redémarrer une centrale nucléaire à l'arrêt. C'est le passage instantané du statut d'« âme sœur » à celui de « terroriste chimique ».

Le scénario est toujours le même. On est dans la phase « cocooning ». Il est 23h30, la chambre est fraîche, l'atmosphère est imprégnée de cette odeur rassurante de lessive « Fraîcheur Alpine » et de crème de nuit à l'aloë vera. Vous êtes là, enlacés, échangeant des confidences sur votre journée ou planifiant vos prochaines vacances en Creuse. C'est beau. C'est pur. C'est le moment où la garde est baissée.

Et c'est là que le démon se réveille.

À l'intérieur de vous, le chili con carne du déjeuner a fini sa fermentation. Il ne demande qu'à s'exprimer. Il ne murmure pas, il hurle. Dans votre côlon, c'est la rave-party du siècle, et les basses font vibrer vos sphincters. À ce stade, vous avez deux options : l'option civilisée, qui consiste à s'excuser et à se rendre aux toilettes,

ou l'option de la terre brûlée.

Le pratiquant du Dutch Oven choisit systématiquement la seconde.

La manœuvre technique est d'une précision chirurgicale. Il s'agit de libérer le gaz avec le moins de bruit possible — le fameux « Silent but Deadly » (Silencieux mais Mortel) — tout en maintenant un joint d'étanchéité parfait avec les bords de la couette. C'est là que l'entraînement porte ses fruits. On utilise ses pieds pour border les côtés, on remonte le duvet jusqu'aux oreilles de la victime, et on attend.

On attend que la bulle de poison remonte. C'est une question de physique des fluides. Le gaz, plus chaud que l'air ambiant, s'élève lentement sous le tissu. Et là, c'est le génie du mal : vous créez une diversion. Vous posez une question innocente. « Chéri(e), tu as pensé à éteindre la lumière dans l'entrée ? »

Votre partenaire, cette pauvre âme innocente, prend une grande inspiration pour répondre. Et c'est le drame.

Ce n'est pas juste une odeur. C'est une agression sensorielle totale. C'est comme si un putois avait mangé un pneu brûlé, puis avait vomi dans un vieux gant de boxe oublié dans une cave humide. L'air devient solide. La victime réalise soudain que la « Fraîcheur Alpine » a été remplacée par « Décharge Municipale en plein mois d'Août ».

À ce moment précis, le lit se transforme en épreuve de Koh-Lanta. La victime essaie de s'extraire de la couette, mais vous, dans un élan de sadisme pur, vous maintenez les bords. Vous riez. C'est un rire gras, nerveux, le rire d'un homme qui sait qu'il vient de briser le contrat social mais qui s'en fout parce que c'est beaucoup trop drôle.

« Laisse-moi sortir ! Je vais mourir ! » hurle l'autre, dont les yeux commencent à piquer sérieusement.

« Respire, c'est l'odeur de notre amour ! » répondez-vous avec le cynisme d'un dictateur en fin de règne.

C'est ici que le Dutch Oven dépasse le simple stade de la blague de potache pour devenir un test de résistance psychologique. Combien de temps votre partenaire peut-il rester en apnée ? À quel point la confiance est-elle érodée ? On dit que l'amour supporte tout. Mais l'amour supporte-t-il un mélange de sulfure d'hydrogène et de résidus de camembert coulant ? La science n'a pas encore tranché, mais les avocats spécialisés en divorce ont déjà leur petite idée sur la question.

Le pire, c'est le déni post-traumatique. Une fois que la couette a été secouée — répandant ainsi l'effluve dans toute la chambre, rendant le sommeil impossible pour les trois prochaines heures — le coupable essaie souvent de minimiser.

« Oh ça va, j'ai mangé des œufs, c'est naturel. »

Non, Monsieur. Ce qui se passe sous ce linge de lit n'a rien de naturel. C'est un accident industriel. C'est Bhopal dans un 140x190.

Le Dutch Oven est la seule arme de destruction massive qui se pratique en pyjama Pilou-Pilou. C'est une attaque qui viole l'intimité la plus profonde. Le lit est censé être un sanctuaire, un lieu de repos et de luxure. En y injectant vos émanations intestinales, vous transformez le temple du plaisir en chambre à gaz low-cost.

Et parlons de la hiérarchie de la toxicité. Il y a le Dutch Oven de début de relation, celui qui arrive par accident, suivi d'un « Oh mon Dieu, je suis désolé(e), je ne sais pas ce qui m'a pris ». C'est mignon, ça crée des souvenirs gênants. Et puis il y a le Dutch Oven de vieux couple. Celui qui est prémédité. Celui où l'on attend que l'autre soit bien installé, bien vulnérable, pour frapper. Là, on n'est plus dans l'humour, on est dans le message politique. On signifie à l'autre : « Je te possède tellement que je peux t'asphyxier avec mes déchets biologiques et tu seras encore là demain pour me faire du café. »

Certains experts en survie conjugale conseillent la riposte immédiate. L'escalade nucléaire. Si vous êtes victime d'un Dutch Oven, vous devez immédiatement stocker des munitions. Mangez des oignons crus, abusez de la protéine en poudre, faites-vous un festin de topinambours. Le lit doit devenir un champ de mines. Si c'est la guerre qu'ils veulent, ils vont avoir Verdun sous les draps.

Mais attention. À ce jeu-là, il n'y a pas de vainqueur. Il n'y a que des survivants avec les sinus brûlés et une perte irréversible de libido. Car essayez de redevenir sexy après avoir maintenu la tête de votre conjoint sous une couverture remplie de gaz de décomposition de cassoulet. C'est dur. La lingerie fine perd de son superbe quand l'air ambiant a le goût d'un œuf pourri oublié dans un radiateur.

Alors, avant de soulever la couette et de sceller le destin respiratoire de votre moitié, réfléchissez. Est-ce que ce petit moment de gloire intestinale vaut vraiment les trois semaines de canapé qui vont suivre ? Est-ce que vous voulez vraiment que votre épitaphe soit : « Ci-gît un homme qui aimait trop ses propres gaz » ?

Probablement que oui. Parce qu'au fond, le Dutch Oven est la preuve ultime de la solidité d'un couple. Si vous pouvez survivre à une telle agression chimique et quand même vous réveiller le lendemain en vous tenant la main (après avoir aéré pendant quatre heures), c'est que votre amour est indestructible. Ou que vous avez perdu tout sens de l'odorat. Dans les deux cas, c'est une victoire.

Mais par pitié, si vous le faites, assumez. Ne dites pas que c'est le chat. Le chat ne mange pas de burritos au piment. Le chat ne ricane pas sous l'oreiller. Le chat, lui, a encore un peu de dignité. Ce qui n'est manifestement plus votre cas depuis que vous avez décidé de transformer votre chambre à coucher en annexe de la zone d'exclusion de Tchernobyl.

Respirez bien. C'est du fait maison. Et n'oubliez pas : sous la couette, personne ne vous entend crier. Surtout parce qu'on essaie tous de ne pas ouvrir la bouche pour

éviter d'avaler une particule de votre dernier repas.

Chapitre 6

La Diète Protéinée : Tchernobyl dans l'Assiette

Regardez-vous dans le miroir. Vous êtes beaux, vous êtes fermes, vous êtes saillants. Vous avez sacrifié votre vie sociale, votre compte en banque chez Biocoop et votre dignité pour obtenir ce corps de dieu grec sculpté dans le marbre et le blanc de dinde. Vous êtes l'élite. Vous êtes le temple de la santé. Mais parlons un peu de ce qui se passe à l'intérieur de la crypte, voulez-vous ? Parce que, soyons honnêtes : de l'extérieur, vous ressemblez à une publicité pour un parfum de luxe intitulé « Adonys », mais de l'intérieur, vous êtes une usine de retraitement de déchets nucléaires gérée par des stagiaires russes ivres en 1986.

Le mythe de la "vie saine" est la plus grande escroquerie de notre siècle. On nous vend le fitness comme une quête de pureté, une ascension vers la lumière organique. En réalité, dès que vous franchissez le seuil de la "Diète Protéinée", vous transformez votre côlon en une annexe de la zone d'exclusion de Pripjat. Bienvenue dans l'ère du cataclysme intestinal, où chaque squat est une roulette russe avec les traités de non-prolifération des armes chimiques.

Tout commence par le Shaker. Ce récipient en plastique, souvent orné de graduations optimistes, est en réalité le détonateur. Vous y versez cette poudre de lactosérum — la fameuse « Whey » — dont l'odeur oscille entre la vanille chimique et la chaussette de sport oubliée dans un coffre de voiture en plein mois d'août. Vous secouez. Ce bruit de bille en plastique contre les parois, ce *clac-clac-clac* frénétique, c'est le générique de fin de votre vie sociale. Vous buvez cette mixture onctueuse, persuadé que vos fibres musculaires vont vous remercier. Vos muscles, peut-être. Votre microbiote, lui, vient de déclarer la loi martiale.

Entrons dans l'aspect purement académique de la chose, si vous le permettez. Dans un système digestif standard, les aliments transitent avec une certaine politesse. Dans le système d'un "Go Muscu" sous régime hyperprotéiné, c'est la saturation. Le corps humain est une machine formidable, mais il n'a jamais été conçu pour traiter trois kilos de poulet sec, douze blancs d'œufs et deux shakes de caséine par cycle de vingt-quatre heures. Le surplus de protéines non assimilées descend alors dans le gros intestin, où il rencontre des bactéries qui n'avaient pas vu un tel banquet depuis la chute de l'Empire Romain. Et là, mes amis, c'est la putréfaction.

Ce n'est plus de la digestion, c'est de la gestion de crise. Vos intestins ne produisent plus de gaz carbonique ; ils synthétisent des isotopes de soufre si concentrés qu'ils pourraient percer la couche d'ozone si vous ne portiez pas un short en élasthane pour contenir la pression atmosphérique.

Le "Pet de Protéine" (ou *Flatus Proteinus Nuclearis*) est une entité biologique à part entière. Il possède une masse, une texture, et, j'oserais dire, une volonté propre. Contrairement au gaz de bière, qui est joyeux et expansif, ou au gaz de flageolet, qui est un classique du vaudeville, le gaz de protéine est sombre, lourd et rancunier. Il ne sort pas, il s'exfiltre. Il ne se dissipe pas, il colonise. Il s'accroche aux rideaux, s'imprègne dans les papiers peints et demande l'asile politique dans vos narines.

Imaginez la scène. Vous êtes à la salle. C'est le "Leg Day". Vous êtes sous la barre de squat, 120 kilos sur les épaules. Votre visage est rouge, vos veines temporales sont prêtes à exploser. Vous descendez. La pression intra-abdominale atteint des sommets que même la NASA surveille avec inquiétude. Et là, au moment de la remontée, le drame. Un sifflement. Un minuscule "pfff" de rien du tout.

En une fraction de seconde, l'air autour de vous change de densité. Les molécules d'oxygène se suicident pour ne pas avoir à subir ça. Le mec qui fait ses fentes derrière vous s'arrête net, les yeux larmoyants, l'air hagard, comme s'il venait de voir l'ouverture des sept sceaux de l'Apocalypse. Vous, vous ne dites rien. Vous fixez le

miroir avec une intensité de tueur à gages. Mais vous savez. Il sait. Le personnel d'entretien sait. Les capteurs de fumée commencent à clignoter. Ce n'est pas une odeur de nourriture. C'est l'odeur d'un cimetière de dinosaures qui aurait été frappé par la foudre alors qu'ils mangeaient tous du camembert périmé.

Le pire, c'est le déni. Le sportif de haut niveau vit dans une bulle d'autosuggestion. Il appelle ça "le métabolisme". Non, Kevin, le métabolisme, c'est quand ton corps brûle des calories. Ce que tu fais là, c'est un crime contre l'humanité. Tu es devenu un bioréacteur ambulante. On pourrait brancher une turbine à ton rectum et éclairer tout le département de la Creuse pendant un hiver rigoureux.

Et que dire de la vie de couple dans ce contexte de terrorisme olfactif ? C'est là que le courage se mesure. Passer une soirée sous la couette avec un adepte de la diète protéinée, c'est comme faire du camping sauvage sur le toit du réacteur numéro 4 de Tchernobyl. À tout moment, le confinement peut céder. Le moindre mouvement de jambe peut libérer une bouffée de gaz sarin domestique. On ne compte plus les divorces causés non pas par l'infidélité, mais par une overdose de blanc d'œuf de trop au dîner. « Je l'aimais, Monsieur le Juge, mais il dégageait une aura qui faisait faner mes plantes vertes à travers les murs. »

Le paradoxe ultime, c'est que ce régime est censé vous rendre "propre". *Eat Clean*, disent-ils sur Instagram, entre deux photos de leurs abdos saillants et de leur saladier de brocolis vapeur. Mais y a-t-il quelque chose de plus "sale" que de transformer une rame de métro entière en chambre à gaz parce qu'on a pris un shaker de "Mass Gainer" goût chocolat-noisette ? Il n'y a aucune propreté dans le soufre. Il n'y a aucune pureté dans l'hydrogène sulfuré. Vous êtes un temple, certes, mais un temple construit sur un ancien marécage toxique.

D'ailleurs, parlons-en, du brocoli. Le complice silencieux. Le légume de l'enfer. Dans la diète du guerrier, le brocoli est le seul apport en fibres autorisé, parce qu'il est "vert" et "sain". Mais le brocoli possède sa propre armée de mercenaires chimiques.

Mélangé à la caséine, il crée une réaction de fusion froide dans vos entrailles. C'est le combustible solide des fusées Ariane, mais conditionné dans un côlon humain de 1,5 mètre. Quand vous pétez après un repas poulet-brocoli, vous n'expulsez pas de l'air, vous déchirez le tissu même de la réalité. Vous créez une faille spatio-temporelle vers une dimension où rien n'a jamais été lavé.

Messieurs, mesdames les athlètes, soyez conscients de votre pouvoir. Vous ne portez pas seulement des muscles, vous portez une responsabilité. Votre corps est une arme, c'est vrai. Mais ce n'est pas votre bras droit le plus dangereux. C'est cette zone de non-droit située juste en dessous de vos lombaires.

La prochaine fois que vous croiserez quelqu'un avec un shaker à la main et un regard déterminé, ne l'admirez pas pour sa discipline. Fuyez. Éloignez-vous le plus vite possible, idéalement face au vent. Car derrière ce sourire de prédateur alpha et ces deltoïdes galbés se cache une vérité sombre, humide et incroyablement malodorante. Derrière chaque "veine du bibi" se cache un nuage toxique qui n'attend qu'une contraction mal maîtrisée pour mettre fin à la civilisation telle que nous la connaissons.

Restez musclés, restez affûtés, mais par pitié : ouvrez les fenêtres. L'humanité n'est pas encore prête pour votre niveau de "santé". Nous, on veut juste pouvoir respirer sans avoir l'impression d'avoir la tête coincée dans un incinérateur de déchets hospitaliers.

Et rappelez-vous : si votre partenaire vous demande si vous avez "encore péti", ne niez pas. C'est inutile. L'odeur de la Whey est une signature génétique. C'est votre marque de fabrique. C'est l'odeur du succès. Et le succès, ça pue la mort.

Chapitre 7

Le Poker Face du Coupable

Vous êtes là, debout entre le rayon des surgelés et celui des produits d'entretien, et soudain, c'est le drame. Un relâchement de la garde. Une trahison sphinctérienne. Une simple micro-seconde d'inattention alors que vous essayiez d'atteindre le pack de lait d'amande tout en haut de l'étagère. Et là, c'est le déchaînement des enfers. Ce n'est pas un bruit, non. Le bruit est pour les amateurs, pour les mangeurs de gluten occasionnels. Ici, nous parlons d'un « SBD » : *Silent But Deadly*. Un souffle chaud, invisible, une nappe de gaz moutarde version 2.0 enrichie en isolat de whey et en créatine monohydrate.

C'est à cet instant précis que s'enclenche le mécanisme le plus fascinant de la psychologie humaine : le Poker Face du Coupable.

Regardez-vous. Vous êtes magnifique de malhonnêteté. Votre visage est devenu un masque de marbre que même les sculpteurs de la Grèce antique n'auraient pu égaler. Alors que l'air ambiant commence à se cristalliser, que les mouches tombent raides mortes du plafond et qu'une vieille dame à trois mètres de là commence à chercher son inhalateur avec des gestes de naufragée, vous, vous restez là. Calme. Serein. Vous lisez attentivement la composition d'une boîte de pois chiches comme si votre vie en dépendait.

C'est une étude sociologique fascinante. Plus l'odeur est insoutenable — on parle ici d'un mélange subtil entre un pneu brûlé et un vestiaire de rugby oublié dans un sauna — plus votre expression devient angélique. C'est la « Théorie de l'Innocence Absolue ». Si vous ne réagissez pas, c'est que ce n'est pas vous. Si vos narines ne frémissent pas alors que la peinture s'écaille sur les murs, c'est que vous êtes soit un

saint, soit un cadavre. Et comme vous avez des trapèzes qui touchent vos oreilles, on opte pour le saint adepte de la fonte.

Le Poker Face du muscu-poteur repose sur un pilier fondamental : le déni cognitif total. Pour réussir ce tour de force, vous devez vous convaincre vous-même que l'odeur émane d'une dimension parallèle. Vous devez regarder les gens autour de vous avec cette petite moue de dégoût solidaire. « Oh mon Dieu, quel est ce fléau ? » semble dire votre sourcil légèrement levé. Vous devenez un acteur de la méthode Stanislavski. Vous ne faites pas semblant de ne pas avoir pété ; vous *êtes* l'homme qui subit l'affront olfactif d'un autre.

Dans les cercles académiques que je viens d'inventer pour les besoins de ce chapitre, on appelle cela le « Syndrome du Masque de Fer (et de Protéines) ».

Analysons la mécanique faciale du coupable. D'abord, il y a le regard. Le regard doit être lointain. Ne croisez jamais le regard d'une victime. Si vous le faites, vos yeux pourraient trahir cette étincelle de panique, cette lueur qui dit : « Mon intestin grêle est en train de fondre ». Non, fixez l'horizon. Ou mieux, fixez le plafond avec une expression de perplexité, comme si vous cherchiez la fuite de gaz qui cause sûrement ce désagrément.

Ensuite, il y a la gestion de la respiration. C'est le test ultime. Si vous arrêtez de respirer, on saura. Si vous mettez votre main devant votre nez, vous avouez votre défaite. Le véritable maître du Poker Face continue de respirer normalement par le nez, malgré le fait que ses propres poils de narines soient en train de se consumer sous l'effet de l'acidité. C'est une forme de suicide biologique honorable. Vous inhalez votre propre production, un cycle court de recyclage toxique, pour maintenir l'illusion de la normalité. Vos poumons hurlent « Pitié, sors d'ici ! », mais votre ego répond « Reste droit, on finit de lire les étiquettes ».

Mais le moment le plus critique, c'est la « Redistribution de la Faute ». C'est ici que

la sociologie devient cruelle. Un pro du Poker Face sait qu'il faut une cible. Dans un ascenseur, c'est facile : regardez discrètement le sol, puis jetez un coup d'œil furtif mais chargé de jugement vers le pauvre stagiaire en costume trop grand. Félicitations, vous venez de détruire sa réputation sociale pour les six prochains mois. Tout le monde pensera que le petit nouveau cache un cadavre de rat sous sa chemise, alors que c'est juste votre shaker de 10h qui fait sa révolution culturelle.

En salle de sport, le Poker Face atteint des sommets de virtuosité. Vous êtes en train de faire du squat. La pression intra-abdominale est à son paroxysme. Et là, au moment de la remontée, le coup de feu part. Un bruit de déchirure de voile de bateau, suivi d'une onde de choc chimique qui ferait passer une usine de pesticides pour un jardin de lavande. Que faites-vous ? Est-ce que vous vous excusez ? Bien sûr que non. Vous terminez votre série avec une intensité terrifiante. Vous jetez la barre au sol avec fracas. Vous grognez comme un ours blessé.

Le grognement est essentiel : il sature l'espace sonore pour masquer le souvenir du bruit suspect, et l'intensité de votre effort physique justifie, dans l'esprit des témoins, la distorsion de la réalité environnante. Si quelqu'un finit par s'évanouir à côté du rack à haltères, vous le regardez avec mépris. « Faible », murmurez-vous, alors que vous êtes littéralement en train de produire de l'acide chlorhydrique gazeux.

Il existe une hiérarchie dans le Poker Face.

Il y a le ****Débutant**** : il pète, devient rouge comme une tomate, et s'enfuit en courant vers les vestiaires. On l'appelle le « Sprinteur de la Honte ». Tout le monde sait. L'odeur le suit comme une traînée de poudre.

Il y a l'****Intermédiaire**** : il pète, reste sur place, mais ne peut s'empêcher de rire nerveusement ou de dire « Oups ». C'est un aveu de faiblesse. Le monde n'a pas de respect pour les coupables qui demandent pardon.

Et puis, il y a l'***Élite** . Vous. L'homme-shaker. Le titan de la whey. Vous lâchez une bombe thermobarique au milieu d'un dîner de famille et vous continuez à expliquer, avec un calme olympien, pourquoi le Bitcoin est l'avenir de l'économie mondiale. Votre belle-mère commence à avoir les yeux qui pleurent, le chat quitte la pièce en titubant, et vous, vous demandez simplement si on peut vous passer le sel. C'est de l'art. C'est du terrorisme psychologique de haut niveau.

Pourquoi ce besoin de ne rien montrer ? Parce que nous vivons dans une société qui valorise l'image du corps parfait, sculpté, propre. Admettre que ce corps de rêve est en réalité une usine de fermentation digne d'un marais médiéval, c'est briser le contrat social du fitness. On veut bien voir vos abdos, on ne veut pas sentir votre côlon. Le Poker Face est donc un acte de charité chrétienne : vous mentez pour protéger l'innocence des autres. Vous maintenez le mythe.

Mais attention, le Poker Face a ses limites physiques. Il arrive un moment où la concentration de gaz est telle que vos propres yeux commencent à piquer. C'est là que le génie s'illustre : la « Sortie de Scène ». Vous ne fuyez pas. Vous partez avec dignité. Vous vous levez, vous ajustez votre t-shirt (trop serré, évidemment) et vous dites : « Ça manque un peu d'air ici, non ? Je vais aller faire un tour. »

Génial. Non seulement vous partez, mais vous laissez entendre que c'est *l'environnement* qui est vicié, et non votre métabolisme. Vous laissez derrière vous un nuage toxique et un mystère insoluble. Qui a fait ça ? Personne ne le saura jamais avec certitude, car l'homme au Poker Face est déjà loin, en train de commander un double burger sans oignon (pour éviter les gaz, ironiquement) tout en préparant sa prochaine attaque chimique.

Le message est clair : dans ce monde cruel, ce n'est pas celui qui pète qui perd. C'est celui qui baisse les yeux. Alors la prochaine fois que vous sentez cette chaleur familière annoncer l'apocalypse, ne paniquez pas. Contractez les mâchoires, fixez le vide, et souvenez-vous que le silence est d'or, même s'il sent l'œuf pourri. Votre

dignité est à ce prix. Et si quelqu'un finit par vomir, offrez-lui un conseil sur son programme de jambes. Ça détourne toujours l'attention.

Après tout, le succès, c'est 10% de talent, 90% de protéines, et 100% de déni olfactif. Restez impassibles, mes frères d'armes chimiques. Le monde n'est pas prêt pour la vérité, et encore moins pour l'odeur de votre dernier entraînement de fessiers.

Chapitre 8

L'Effet de Serre Localisé

Oubliez les pailles en carton qui ramollissent dans votre soda avant même que vous ayez pu finir votre première gorgée. Oubliez les SUV critiqués par des militants en sandales et les vieux diesels qui fument comme des cheminées industrielles au démarrage d'un feu rouge. Tout ça, c'est du divertissement pour les masses, une diversion habile pour masquer la véritable menace qui pèse sur la calotte glaciaire : votre gros intestin après une séance de jambes et trois scoops de whey isolate saveur « chocolat-chimie ».

On nous bassine les oreilles avec l'empreinte carbone, mais personne n'ose évoquer l'empreinte olfactive, celle qui troue la couche d'ozone en temps réel dès que vous contractez les abdominaux. Si le GIEC (Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat) faisait vraiment son boulot, il n'analyserait pas les carottes de glace en Antarctique ; il viendrait prélever des échantillons d'air dans les vestiaires de votre Basic-Fit local à 18h30. Ce qu'ils y trouveraient redéfinirait la notion même d'urgence climatique.

Entrons dans le vif du sujet avec la rigueur scientifique d'un prix Nobel qui aurait un peu trop forcé sur le cassoulet. Le dioxyde de carbone (CO₂), c'est l'amateur du réchauffement climatique. C'est le petit joueur qui essaie de se rendre intéressant. Le méthane, en revanche — cette substance bénie que vous produisez en flux tendu grâce à votre régime hyper-protéiné — est environ 28 à 80 fois plus efficace pour piéger la chaleur dans l'atmosphère que ce pauvre CO₂ de pot d'échappement.

Quand vous lâchez cette petite bulle de trahison thermique en plein milieu d'un squat, vous ne faites pas que dégoûter votre voisin de barre de traction. Vous lancez un

missile balistique contre l'Arctique. En une seule expulsion, silencieuse ou tonitruante (la physique est la même, seule la mise en scène change), vous produisez une concentration de gaz à effet de serre capable de faire fondre un glacier de la taille du Luxembourg. À côté de vous, une flotte de Peugeot 205 Diesel sans filtre à particules passant le contrôle technique avec un pot de vin ressemble à une réunion de l'association des Amis de la Nature.

Visualisez la scène. Vous êtes là, fier de vos gains, les veines du cou saillantes, prêt à soulever de la fonte. À l'intérieur de vous, c'est une raffinerie clandestine en pleine zone de guerre. Les bactéries de votre flore intestinale sont en train de mener une rave-party sous acide avec les résidus de votre dernier shaker. Ça fermente, ça bouillonne, ça crée une pression que même une cuve de centrale nucléaire soviétique ne pourrait pas contenir. Et soudain, la soupape lâche.

À cet instant précis, un ours polaire perd sa maison.

C'est ce qu'on appelle l'Effet de Serre Localisé. C'est cette poche d'air chaud, stagnante et toxique, qui se forme autour de vous. Avez-vous remarqué que, parfois, après un « incident », la température ambiante semble grimper de quatre degrés dans un rayon de deux mètres ? Ce n'est pas une impression. C'est de la thermodynamique pure. Vous venez de créer un microclimat. Si on vous laissait enfermé dans une serre avec des tomates, elles pousseraient trois fois plus vite, mais elles auraient probablement un goût de soufre et de désespoir.

Le paradoxe est délicieux : vous roulez peut-être en Tesla, vous triez vos déchets avec la ferveur d'un moine bénédictin, vous refusez les sacs en plastique au supermarché, mais dès que vous franchissez le seuil de votre appartement, vous devenez une catastrophe écologique ambulante. Votre transit intestinal est une zone industrielle dérégulée. Vous êtes, à vous seul, le troisième pays le plus pollueur du monde derrière la Chine et les États-Unis, simplement parce que vous avez décidé que « les fibres, c'est pour les faibles ».

Comparons ce qui est comparable. Un vieux camion de livraison qui remonte une côte en crachant noir, c'est visible. C'est honnête. C'est de la pollution à l'ancienne, du bon vieux carbone solide qu'on peut essayer sur son pare-brise. Votre gaz, lui, est sournois. Il est invisible, mais sa capacité calorifique est terrifiante. Un seul de vos "soupirs de fessiers" contient assez de puissance thermique pour réchauffer une piscine olympique de deux millimètres, ou pour convaincre une Greta Thunberg en colère de s'exiler sur Mars sans attendre le prochain vol de SpaceX.

Si l'on devait taxer vos émissions au même titre que celles des entreprises, votre abonnement à la salle vous coûterait le prix d'un appartement à Monaco. Le "Bonus-Malus Écologique" devrait s'appliquer à votre anatomie. Imaginez le vendeur de suppléments vous dire : "Alors, pour cette whey à 90% de pureté, il y a une écotaxe de 400 euros, parce qu'on sait très bien ce que vous allez en faire une fois que vous aurez fini vos séries de fentes."

Mais le pire, c'est le déni. Ce moment où la chaleur monte, où l'odeur de pneu brûlé et d'œuf séculaire commence à saturer l'oxygène, et où vous regardez le plafond avec une expression d'innocence totale. C'est là que réside le génie du pollueur moderne. On accuse les vaches. On pointe du doigt les troupeaux de bovins en Nouvelle-Zélande comme les grands responsables des émissions de méthane mondiales. Quelle hypocrisie ! Les vaches broutent de l'herbe toute la journée. Elles sont bio, elles sont locales. Vous, vous ingérez des poudres synthétiques qui ont le profil moléculaire d'un carburant pour fusée. Si on branchait un tuyau de votre côlon à une turbine, on pourrait éclairer la ville de Lyon pendant une semaine de festival.

Vous n'êtes pas un simple citoyen. Vous êtes une centrale à charbon qui a appris à porter un legging.

L'Effet de Serre Localisé a aussi une dimension sociale fascinante. Il crée une distorsion de la réalité. Dans une pièce fermée, comme un ascenseur ou un bureau en

open-space, votre émission devient une entité physique. Elle occupe l'espace. Elle modifie la trajectoire des molécules d'air. C'est une attaque chimique sous couvert de métabolisme rapide. Et pendant que vos collègues étouffent discrètement en pensant que la climatisation est en train de rendre l'âme, vous, vous savourez votre puissance. Vous êtes le roi de la jungle carbonée.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez un reportage sur la montée des eaux, ne regardez pas les images de Venise qui coule. Regardez votre shaker. C'est lui, le coupable. C'est lui qui fait fondre le Groenland. Chaque gorgée est un pas de plus vers l'apocalypse climatique. Chaque répétition à la presse à cuisse est une contribution directe à l'extinction des pingouins.

Mais bon, d'un autre côté, il faut bien ce qu'il faut pour avoir des fessiers d'acier, non ? Si la planète doit devenir un désert aride où plus rien ne pousse, autant que ce soit une planète où vous avez un dos en V et des jambes tracées. Le futur sera peut-être irrespirable, mais il sera esthétique. Et si quelqu'un se plaint de l'odeur ou de la chaleur étouffante qui semble émaner de votre zone pelvienne, rappelez-lui simplement que vous êtes en train de "maximiser votre anabolisme". C'est un argument qui ne veut rien dire, mais ça ferme généralement le clapet des curieux.

En attendant la fin du monde, continuez de polluer dans le silence et la dignité. Après tout, entre sauver un glacier et sauver vos gains musculaires, le choix est vite fait. Les glaciers, ça ne fait pas de selfies sur Instagram. Vos quads, si. Restez toxiques, mes amis. La couche d'ozone s'en remettra (ou pas), mais votre ego, lui, a besoin de ses 200 grammes de protéines quotidiens. Et tant pis si le prix à payer est une odeur de fin des temps.

Chapitre 9

Le Premier Rencard : Le Jeu de la Roulette Russe

Vous êtes là, assis en face d'elle (ou de lui, la biochimie ne fait pas de discrimination de genre), dans ce petit bistrot tamisé où l'on sert des cocktails à 14 euros qui goûtent le désinfectant à la framboise. Vous portez votre chemise « muscle fit », celle qui menace d'exploser au moindre mouvement brusque des pectoraux, et vous avez passé quarante-cinq minutes devant le miroir à ajuster votre mèche pour qu'elle ait l'air « naturellement décoiffée ». Extérieurement, vous êtes l'image même de la réussite biologique. Vous êtes un Apollon du fitness, une créature sculptée dans le blanc de poulet et la privation.

Mais à l'intérieur, c'est le génocide. C'est Verdun. C'est une reconstitution historique de la chute de l'Empire romain, version bio-organique.

Parce que, dans votre quête obsessionnelle de la croissance musculaire, vous avez commis l'erreur fatale : vous avez bu votre shaker de whey « Isolat de l'Enfer » trente minutes avant le rendez-vous, après avoir englouti une plâtrée de brocolis vapeur à midi. Votre système digestif ne traite plus de la nourriture ; il enrichit de l'uranium. À cet instant précis, votre côlon n'est plus un organe, c'est une ceinture d'explosifs qui crie « Allah Akbar » à chaque fois que votre date vous demande ce que vous faites dans la vie.

Le premier rencard, c'est le jeu de la roulette russe, sauf que le barillet est plein et que la balle est un mélange gazeux de sulfure d'hydrogène et de résidus de caséine.

Elle vous parle de sa passion pour le cinéma néo-réaliste iranien. Vous devriez répondre quelque chose d'intelligent, du genre : « Ah oui, la gestion de la lumière est

fascinante. » Mais votre cerveau est mobilisé à 99 % par une seule tâche : la gestion contractuelle de votre sphincter. Vous êtes en train de réaliser un exploit de gainage que même un moine Shaolin ne pourrait pas tenir. Vos fessiers sont tellement contractés qu'on pourrait casser des noix de pécan entre vos miches. C'est le « Kegel de la survie ».

Soudain, une première alerte. Un grondement sourd, tellurique. Ce n'est pas un bruit, c'est une vibration qui remonte le long de votre colonne vertébrale. C'est le genre de son que font les plaques tectoniques avant d'engloutir une île du Pacifique.

— « Ça va ? Tu as l'air... tendu », dit-elle en penchant la tête avec une sollicitude qui vous donne envie de mourir.

— « Oh, oui, oui... C'est juste... le sport. J'ai fait une grosse séance de jambes hier. Le système nerveux met du temps à redescendre, tu sais. C'est très métabolique. »

Mensonge. C'est chimique. Vous sentez une bulle d'air, grosse comme un pamplemousse, qui cherche désespérément une sortie de secours. Elle remonte, elle redescend, elle cherche la faille dans votre armure de titane. Vous savez que si vous relâchez la pression ne serait-ce que d'un millimètre, le restaurant devra être évacué par les services de décontamination de l'OTAN.

Le vrai drame du go muscu en date, c'est cette dichotomie insupportable entre le paraître et l'être. Vous voulez paraître léger, spirituel, sexy, alors que vous avez le poids atomique de Tchernobyl dans le rectum. Vous essayez de rire à ses blagues, mais chaque éclat de rire est une menace sismique. Le rire sollicite les abdominaux. Or, les abdominaux sont les gardiens de la porte. Si les gardiens rigolent, les barbares entrent dans la ville et brûlent tout sur leur passage.

Alors vous développez des stratégies de survie.

La première, c'est le « Pivot Tactique ». Vous inclinez légèrement votre bassin vers la droite, espérant que la bulle de gaz se logera dans une zone moins critique de votre anatomie. Ça donne l'impression que vous avez une scoliose soudaine ou que vous essayez de séduire le serveur, mais c'est un sacrifice nécessaire.

La deuxième, c'est le « Bruit de Couvert ». Vous attendez qu'elle déplace sa chaise ou qu'un verre s'entrechoque pour tenter une micro-libération de pression. Un « pschitt » chirurgical. Mais avec la whey protéine, il n'y a pas de « pschitt » chirurgical. Il n'y a que des déclarations de guerre. Le gaz de muscu possède une densité moléculaire qui défie les lois de la physique. Il ne se dissipe pas. Il reste là, comme un animal de compagnie invisible et malodorant, flottant entre vous deux.

Et là, c'est le moment de vérité. L'odeur arrive.

Ce n'est pas une odeur de pet classique. C'est l'odeur d'un œuf qui aurait pourri à l'intérieur d'un vieux pneu en feu, le tout saupoudré de cadavre de rat. C'est une attaque olfactive qui traverse le coton, le denim et même les préjugés sociaux.

Elle fronce le nez. Elle regarde discrètement sous la table. Elle soupçonne le chien du voisin, mais il n'y a pas de chien. Elle regarde le serveur. Le serveur, offensé, s'éloigne. Le doute s'installe. Vous devez agir.

— « Dis donc, ils devraient vraiment revoir leurs canalisations dans ce quartier, non ? C'est le charme du vieux Paris, je suppose. Ça sent l'histoire... et le soufre. »

Le gaslighting intestinal. C'est la forme la plus basse de manipulation humaine, mais c'est la seule qui vous sépare d'un célibat définitif.

Le stress monte d'un cran quand arrive le plat principal. Elle a commandé une salade. Vous, pour maintenir votre anabolisme de guerrier de salon, vous avez pris le steak tartare avec un supplément d'œuf. Erreur. Vous venez de jeter de l'essence sur un

incendie de forêt. Votre intestin grêle ressemble maintenant à une usine de méthanisation en pleine grève sauvage. Les ouvriers (les bactéries) ont décidé de tout faire sauter.

À ce stade, vous n'êtes plus dans un rencard. Vous êtes dans un cockpit d'avion de chasse en pleine vrille. Les voyants rouges clignotent partout. « SPHINCTER FAILURE IMMINENT ». « EJECT ! EJECT ! ».

Vous demandez à aller aux toilettes. C'est la manœuvre de la dernière chance. Vous vous levez avec la grâce d'un homme qui marche sur des œufs de Fabergé. Arrivé aux lavabos, vous vérifiez qu'il n'y a personne. Vous vous enfermez dans la cabine.

Et là... c'est l'exorcisme.

Pendant trois minutes, vous produisez des sons que la nature n'avait pas prévus. C'est un mélange entre un solo de saxophone de jazz expérimental et le décollage d'une fusée SpaceX. Vous vous sentez léger. Vous vous sentez pur. Vous vous aspergez le visage d'eau froide. Vous vous regardez dans la glace : « T'es un champion. Le danger est écarté. »

Vous retournez à table, le sourire aux lèvres, prêt à conclure. Vous êtes de nouveau l'Apollon. Vous reprenez la conversation sur le cinéma iranien avec une aisance déconcertante. Vous glissez même une main sur la sienne. Le courant passe. C'est gagné.

Sauf que vous avez oublié une règle fondamentale de la thermodynamique des gaz de muscu : la whey ne voyage jamais seule. Elle a toujours des amis en réserve.

Juste au moment où elle se penche vers vous, les yeux brillants, murmurant que « c'est rare de rencontrer quelqu'un d'aussi authentique », votre côlon lance la phase 2 de l'opération Tempête du Désert. Mais cette fois, ce n'est pas qu'une bulle d'air. C'est

une menace liquide. Le « pet foireux ». L'ennemi ultime. Le traître absolu.

C'est le moment où le jeu de la roulette russe s'arrête. Le clic du percuteur a retenti. Vous sentez cette tiédeur suspecte qui n'a rien à voir avec l'excitation sexuelle. Votre visage se décompose. Vous passez du teint hâlé de vacances au blanc livide d'un patient en fin de vie en 0,4 seconde.

— « Quelque chose ne va pas ? » demande-t-elle, inquiète.

— « Je... je crois que j'ai laissé mon four allumé. Chez moi. À 40 kilomètres d'ici. Je dois y aller. Tout de suite. »

Vous vous levez sans attendre l'addition. Vous marchez vers la sortie avec une démarche de pingouin constipé, les genoux serrés, priant pour que la gravité ne fasse pas son œuvre avant que vous n'atteigniez l'obscurité protectrice de la rue.

Le lendemain, elle vous bloque sur Instagram. C'est injuste. Elle ne comprendra jamais que ce n'était pas un manque d'intérêt, mais un excès de protéines. Elle cherchait l'âme sœur, vous essayiez juste de ne pas redéfinir la convention de Genève sur les armes chimiques.

Mais au fond, ce n'est pas grave. Vous rentrez chez vous, vous vous affalez sur votre canapé, vous relâchez enfin la pression dans un fracas libérateur qui fait trembler les vitres, et vous vous dites qu'au moins, vos quads avaient l'air incroyables dans ce pantalon. La couche d'ozone a pris un coup, votre vie sociale est en ruine, mais votre anabolisme, lui, est sauf.

Et c'est ça, le vrai romantisme moderne : sacrifier l'amour sur l'autel de l'hypertrophie. Tant pis si le futur est irrespirable, tant qu'on a de gros bras pour tenir le masque à oxygène.

Chapitre 10

Le Pet de Transport Commun

La ligne 13 à 8h30 du matin. C'est ici que l'humanité vient mourir. C'est le seul endroit sur Terre où la notion d'espace personnel devient une théorie complotiste farfelue. Vous êtes compressé entre une dame qui sent la naphtaline et un cadre dynamique dont l'aisselle gauche, située précisément à la hauteur de vos narines, semble abriter une colonie de champignons radioactifs. On ne respire plus, on filtre l'air des autres. C'est une partouse de molécules carbonées où l'on partage, malgré soi, l'intimité stomacale de trois cents parfaits inconnus.

Dans ce chaos de sueur et de désespoir, vous avez deux options. Soit vous subissez, petit soldat résigné de la vie de bureau, en attendant que votre cage thoracique se fissure sous la pression. Soit vous devenez le prédateur alpha. Vous devenez celui qui ne demande pas de place, mais qui l'impose. Vous décidez d'utiliser l'arme suprême, celle que la RATP n'a pas prévue dans son règlement intérieur : le terrorisme atmosphérique.

Souvenez-vous de votre entraînement de la veille. Ces trois shakers de whey "Chocolat-Chimique" ingurgités sur un estomac vide, ces six œufs durs mangés à la hâte entre deux séries de squats, et cette boîte de thon dont la date de péremption était, au mieux, une suggestion poétique. Tout cela n'était pas qu'une quête de masse musculaire. C'était la préparation de votre arsenal. Votre côlon n'est plus un tube digestif, c'est un silo à missiles balistiques chargé au méthane et au soufre.

Le moment est venu. Vous sentez cette petite bulle de gaz, chaude et impatiente, qui frappe à la porte de votre sphincter comme un huissier de justice un matin de saisie. Votre cerveau, cette tour de contrôle machiavélique, donne le feu vert.

Il ne s'agit pas de lâcher un "prout" de collégien, un truc bruyant qui ferait rire les enfants. Non, le transport commun exige du raffinement, de la furtivité. Vous visez le *Silent but Deadly* (SBD). Le gaz fantôme. Celui qui n'a pas de son, mais qui possède une signature thermique capable de faire fondre le permafrost.

Vous relâchez la pression de quelques millimètres. C'est un murmure de l'enfer. Une exhalaison méphitique qui s'échappe de votre jean avec la discrétion d'un espion du Mossad. Pendant les trois premières secondes, rien ne se passe. Vous êtes au cœur de l'œil du cyclone. C'est le calme avant l'apocalypse.

Puis, la première ligne de défense tombe.

L'homme en costume juste derrière vous fronce soudain les sourcils. Il renifle. Erreur fatale. Il cherche la source, il tente de comprendre si c'est une fuite de gaz de la ville ou si un rat a décidé de décomposer instantanément à ses pieds. En une fraction de seconde, ses yeux s'embuent. Il perd sa contenance de manager de l'année. Sa peau vire au gris perle. Il se recule brusquement, percutant la dame à la naphthaline.

L'onde de choc se propage. C'est de la physique pure, de la dynamique des fluides appliquée à la survie sociale. La molécule de votre pet de musculation est lourde, épaisse, presque tactile. Elle a une personnalité. Elle dit : « Je suis là, et je ne partirai pas sans emporter vos sinus avec moi. »

À 1 mètre de distance, les gens commencent à se regarder avec une suspicion sauvage. C'est le "Jeu du Coupable". Chacun scrute son voisin avec une haine pure. Vous, vous restez de marbre. Vous fixez le plan de la ligne avec une intensité de moine bouddhiste en pleine méditation. Vous êtes la Suisse : neutre, calme, alors que l'Europe brûle autour de vous.

À 2 mètres, le périmètre de sécurité se forme de manière organique. C'est fascinant à

observer. Dans une rame où l'on ne pouvait même pas glisser une feuille de papier entre deux corps, un vide sanitaire se crée. Un cercle parfait de 3 mètres de diamètre, dont vous êtes le centre sacré. Les gens s'empilent les uns sur les autres aux extrémités du wagon, préférant l'écrasement physique à l'asphyxie chimique. Vous êtes Moïse, et votre pet est le bâton qui sépare la Mer Rouge des usagers du Pass Navigo.

C'est là que le plaisir sardonique atteint son apogée. Vous avez maintenant assez de place pour faire des étirements. Vous pourriez presque poser un tapis de yoga et faire une salutation au soleil. Vous regardez ces pauvres hères, entassés comme du bétail à la limite de votre zone d'influence, qui vous fixent avec un mélange de terreur et de respect involontaire. Ils savent. Au fond d'eux, ils savent que l'odeur émane de ce colosse aux quads saillants, mais personne n'ose rien dire. On ne confronte pas un homme capable de produire une telle fragrance ; on s'incline devant sa puissance biologique.

C'est le Darwinisme intestinal dans toute sa splendeur. Le plus fort n'est pas celui qui a le plus gros compte en banque ou le plus beau titre de poste, c'est celui qui peut rendre l'air ambiant irrespirable pour ses semblables. Vous avez hacké le système. Vous avez transformé une nuisance biologique en un privilège aristocratique.

Soudain, une jeune femme, probablement une stagiaire en communication pleine d'illusions sur la vie, tente une incursion dans votre périmètre. Elle n'a pas encore senti. Elle voit de la place, elle fonce. Elle entre dans la zone d'exclusion. Vous la voyez prendre une grande inspiration pour se remettre de sa course sur le quai.

Le choc est immédiat. C'est comme si elle avait pris un coup de pelle invisible en plein visage. Elle s'arrête net. Sa bouche s'entrouvre, ses narines palpitent, ses pupilles se dilatent. Elle vient de rencontrer l'essence même de votre anabolisme. C'est un mélange de poulet avarié, de soufre volcanique et de regret existentiel. Elle fait demi-tour avec une agilité de gymnaste olympique, préférant s'agripper à une

barre graisseuse dans la zone bondée plutôt que de passer une seconde de plus dans votre nuage de gloire.

Vous souriez intérieurement. C'est une victoire totale.

Bien sûr, il y a un prix à payer. Votre dignité est officiellement en soins intensifs. Si quelqu'un que vous connaissez entrait dans ce wagon à cet instant, votre réputation serait annihilée sur trois générations. Mais entre nous, qu'est-ce que la réputation face au confort d'un voyage assis (car oui, même la personne assise en face de vous a fini par fuir, vous laissant le banc pour vous tout seul) ?

Le métro arrive à votre station. Vous vous levez avec une grâce impériale. En sortant, vous relâchez une dernière salve, une sorte de cadeau d'adieu, une signature pour que les passagers restants se souviennent de votre passage. Un "post-scriptum" olfactif qui hantera leurs cauchemars jusqu'au dîner.

Vous remontez l'escalator, les poumons pleins d'un air frais qui vous semble soudainement fade. Derrière vous, dans les profondeurs de la terre, trois cents personnes tentent de comprendre comment un seul être humain a pu produire quelque chose d'aussi proche d'une violation de la convention de Genève.

Vous marchez dans la rue, la démarche légère, vos muscles bien oxygénés. Le monde est une jungle, et vous venez de marquer votre territoire de la manière la plus primitive et efficace qui soit. On pourra dire ce qu'on veut sur votre hygiène de vie ou votre régime hyperprotéiné, mais une chose est sûre : personne ne vous a bousculé ce matin.

L'anabolisme n'est pas seulement une question de croissance musculaire. C'est une philosophie de domination spatiale. Votre cul est une arme, votre transit est une stratégie, et la ville est votre terrain de jeu. Demain, vous essayerez peut-être avec des brocolis en plus. Juste pour voir si vous pouvez vider une rame entière.

Après tout, le génie est souvent incompris, et le grand art a toujours besoin d'espace pour s'exprimer. Même s'il s'exprime par le biais d'un gaz incolore qui sent l'œuf pourri.

Chapitre 11

La Signature Olfactive

Oubliez la reconnaissance faciale de l'iPhone. Oubliez les relevés papillaires sur les scènes de crime ou les scanners de rétine que l'on voit dans les films de Tom Cruise. Tout cela n'est que du marketing pour rassurer les masses. La réalité, la vraie, celle qui fait trembler les experts de la police scientifique après une pause déjeuner au kebab, c'est que votre identité profonde ne se cache pas dans vos yeux, mais dans les replis sombres et tumultueux de votre côlon.

Bienvenue dans l'ère de la biométrie fécale gazeuse.

On vous a menti. On vous a fait croire que vous étiez un individu unique grâce à votre âme, votre talent pour le tableur Excel ou votre sens de l'humour dévastateur. Foutaises. Vous êtes unique parce que personne, sur cette planète de huit milliards d'habitants, n'est capable de produire un nuage de méthane qui possède exactement la même résonance aromatique de pneu brûlé et de chou-fleur en décomposition que le vôtre. Vous ne portez pas un parfum, vous portez une plaque d'immatriculation invisible mais olfactivement hurlante.

Le concept est pourtant simple. Votre intestin est une boîte de nuit très sélective où s'entassent des milliards de bactéries. Appelons ça votre "microbiote", pour faire plaisir aux bobos qui boivent du kombucha. Mais soyons honnêtes : c'est une fosse septique personnalisée. Ces bactéries, ce sont vos employés. Et selon ce que vous leur donnez à bouffer — ce shaker de whey saveur « cookie chimique » ou ce burrito acheté dans une station-service à 23h — elles vont produire un cocktail de gaz qui est le reflet exact de vos péchés.

C'est là que le génie de la nature intervient. Votre signature olfactive est une combinaison mathématique de sulfure d'hydrogène (l'œuf pourri classique), de méthane thiol (le vieux chou qui a abandonné tout espoir) et de scatol (l'essence même de la défaite). Mais les proportions, messieurs-dames ! C'est là que réside l'art. Un pour cent de plus de méthane thiol, et vous n'êtes plus « Jean-Pierre de la compta », vous êtes « l'individu qui a causé l'évacuation de l'ascenseur B ».

Imaginez un futur proche. Vous entrez dans une banque, cagoulé, ganté, le silence aux pieds. Vous ne touchez à rien. Vous ne dites pas un mot. Mais, sous le coup du stress, une petite poche d'air comprimé s'échappe de votre sphincter. Trente secondes plus tard, l'alarme hurle. Pourquoi ? Parce que le "Proutect-O-Vision 3000" a analysé l'air ambiant et a immédiatement croisé les données : 42 % d'effluves de camembert périmé, 18 % de restes de tacos trois viandes, et une note de tête persistante de caféine bon marché.

« C'est lui », chuchote l'intelligence artificielle. « C'est Kévin. Il a mangé chez sa mère dimanche et il a un transit lent. Appelez le RAID. »

C'est votre empreinte digitale aérienne. On peut changer de visage avec la chirurgie, on peut se brûler les doigts à l'acide pour effacer ses empreintes, mais on ne peut pas changer la faune et la flore de ses entrailles en un claquement de doigts. Votre cul est un dénonciateur. C'est le maillon faible de votre anonymat.

Regardez votre collègue de bureau. Celui qui fait toujours semblant de chercher un dossier quand une odeur suspecte commence à grignoter l'oxygène de l'open-space. Il peut nier. Il peut lever les yeux au ciel avec un air dégoûté. Il peut même accuser le chien de la voisine qui n'est même pas là. Mais vous le savez. Vous reconnaissez cette texture. C'est du "Sylvain". C'est l'odeur d'un homme qui ne mange que des pâtes au thon et qui a un rapport conflictuel avec les fibres. Sylvain ne peut pas mentir, car son gaz a une "voix" propre. C'est une basse profonde, granuleuse, qui sent la marée basse à marée haute.

Et pourquoi cette spécificité ? Parce que votre corps est une raffinerie de pétrole défailante. La façon dont vous décomposez les protéines de votre énième œuf dur est différente de celle de votre voisin. Votre acidité gastrique, la longueur de votre intestin grêle, la vitesse de votre péristaltisme... tout cela crée une chambre de résonance chimique unique. Si le nez humain était un tant soit peu plus performant, on ne s'appellerait pas par nos prénoms. On se reniflerait l'entrejambe pour se dire « Ah, salut Marc, je vois que tu as forcé sur les brocolis hier soir, comment va la famille ? »

D'ailleurs, si vous voulez vraiment dominer le monde, arrêtez d'apprendre le codage ou le japonais. Apprenez à sculpter votre signature olfactive. Le "Power Farting" est la prochaine frontière du leadership. Un PDG qui entre dans une salle de réunion et qui laisse derrière lui une traînée de gaz qui sent le cuir luxueux mélangé à une décharge municipale impose un respect immédiat. C'est un marquage de territoire que même un lion ne nierait pas. C'est dire aux autres : « Voici mon essence. Elle est insupportable. Elle est toxique. Et vous allez devoir respirer chaque molécule de mon succès jusqu'à ce que vos yeux piquent. »

Certains diront que c'est dégoûtant. Ce sont les mêmes qui achètent des bougies parfumées "brise marine" pour masquer le fait qu'ils vivent dans un corps biologique en constante putréfaction contrôlée. Soyez fier de votre signature. C'est la seule chose que le fisc ne pourra jamais vous prendre. C'est une production artisanale, locale, issue d'un circuit court (de votre bouche à votre rectum).

D'ailleurs, vous avez remarqué comme votre propre odeur ne vous dérange presque jamais ? C'est le narcissisme biologique. Votre cerveau reconnaît la signature. Il se dit : « Ah, ça, c'est moi. C'est mon œuvre. C'est mon Magnum Opus. C'est un peu fort sur le soufre aujourd'hui, mais on sent bien la structure. » C'est comme écouter un enregistrement de sa propre voix, mais avec les narines. C'est la preuve que vous existez. Que vous occupez un volume dans l'espace-temps.

Alors la prochaine fois que vous lâchez une caisse dans une rame de métro bondée, ne baissez pas la tête. Ne faites pas semblant d'être absorbé par votre téléphone. Regardez les gens dans les yeux avec une fierté souveraine. Vous venez de leur distribuer votre carte de visite. Vous venez de leur offrir un échantillon gratuit de votre identité profonde.

Ils ne connaissent peut-être pas votre nom, mais ils connaissent désormais l'état de votre foie et votre passion secrète pour les œufs mayo. Et ça, mes amis, c'est la forme ultime de l'intimité moderne. Vous n'êtes plus un inconnu dans la foule. Vous êtes une perturbation chimique. Vous êtes une légende qui flotte à 1m20 du sol. Vous êtes unique. Et ça pue la victoire.

Chapitre 12

L'Épilogue : Héritage et Persistance

Vous n'êtes plus là. Physiquement, s'entend. Vous avez quitté l'ascenseur, le bureau de la comptabilité ou ce petit restaurant de sushis minimaliste où l'on paye quarante euros pour trois tranches de thon et beaucoup trop de silence. Vous êtes déjà loin, peut-être même déjà en train de planifier votre prochaine exaction métabolique, l'esprit léger et le sphincter reposé. Vous avez repris le cours de votre vie d'honnête citoyen. Mais derrière vous, dans le sillage de vos pas, il se passe quelque chose de mystique. Quelque chose qui relève de la sorcellerie moléculaire et de la physique des fluides lourds.

C'est ici que commence votre véritable héritage. C'est ici que vous passez du statut de simple mortel à celui de divinité païenne : vous êtes devenu une présence invisible mais omnipotente. Vous êtes devenu l'Émanation.

En archéologie, on appelle cela la « couche stratigraphique ». Dans le domaine de la flatulence de haut vol, on appelle ça la « Rémanence du Guerrier ». Vous avez franchi le seuil de la porte, le battant s'est refermé, le silence est revenu, mais l'air, lui, refuse de vous laisser partir. L'air a une mémoire. Et en l'occurrence, l'air souffre d'un syndrome de stress post-traumatique sévère. Les molécules de soufre et d'indole que vous avez généreusement libérées ne se contentent pas de flotter ; elles ont pris possession des lieux. Elles ont colonisé les rideaux, elles se sont incrustées dans le faux plafond, elles ont entamé une négociation diplomatique avec les fibres de la moquette.

C'est le moment où la pièce bascule dans le paranormal. Dix minutes après votre départ, l'odeur ne s'est pas dissipée. Elle a mûri. Elle a pris du corps, comme un

grand cru qu'on aurait laissé décanter dans une fosse septique. Elle s'est stabilisée à une hauteur d'homme, créant une zone de non-droit olfactive, une sorte de Tchernobyl portatif où les lois de la thermodynamique semblent suspendues. Normalement, un gaz se diffuse. Il cherche l'équilibre. Mais le vôtre ? Le vôtre a de l'ambition. Il a une conscience de classe. Il refuse de se mélanger à l'azote ambiant, ce plébéien. Il reste là, en bloc, compact, fier comme un menhir invisible au milieu du couloir.

C'est alors qu'arrive la victime. Appelons-la l'Héritier.

L'Héritier entre dans la pièce avec l'insouciance d'un gazouillis d'oiseau au printemps. Il inspire une grande goulée d'air, prêt à affronter sa journée, et là, le choc. Ce n'est pas juste une mauvaise odeur. C'est une gifle biochimique. C'est une rencontre du troisième type. L'Héritier s'arrête net. Ses pupilles se dilatent. Son cerveau reptilien envoie un signal d'alerte rouge : *« Danger. Présence d'un prédateur de type Apex. Fuir ou mourir. »* Mais il ne peut pas fuir tout de suite, car il est fasciné par la texture de ce qu'il est en train de respirer. C'est une odeur qui a une masse. Une odeur qu'on pourrait découper en tranches et servir avec des cornichons.

L'Héritier regarde autour de lui. La pièce est vide. Il n'y a personne. Et c'est là que le génie de votre œuvre éclate : l'absence de coupable rend le crime encore plus terrifiant. C'est une hantise. Vous n'êtes plus un homme qui a pété ; vous êtes un poltergeist anal. Vous êtes une légende urbaine qui flotte à 1m20 du sol. L'Héritier se demande comment un être humain peut produire une telle densité de matière noire sans s'effondrer sur lui-même comme une étoile à neutrons. Il se demande si vous êtes encore en vie, ou si vous vous êtes dissous dans votre propre production.

Et le plus beau, le chef-d'œuvre absolu de cette persistance, c'est le transfert de culpabilité. Car si une tierce personne entre à ce moment-là, qui sera le coupable ? L'Héritier. Ce pauvre bougre qui vient d'arriver, les poumons brûlés au deuxième degré, se retrouve coincé dans votre sillage. Il est le gardien involontaire de votre

temple. On le regardera avec dégoût, alors qu'il n'est que le conservateur d'un musée dont vous êtes l'unique artiste. Vous, vous êtes déjà à deux kilomètres de là, en train de prendre un café en terrasse, l'âme en paix, tandis que votre « signature » continue de ruiner des carrières et de briser des mariages dans une pièce où vous n'êtes même plus présent.

C'est ça, la vraie définition de l'héritage. Les pyramides d'Égypte ? De la caillasse qui s'effrite. Les symphonies de Beethoven ? Des vibrations qui s'éteignent. Mais un pet de qualité supérieure, un pet "Héritage et Persistance", c'est une empreinte indélébile sur l'âme de ceux qui restent. C'est la preuve que la matière est éternelle, mais que votre capacité de nuisance l'est encore plus.

D'un point de vue purement académique — et Dieu sait que cette œuvre mérite une chaire au Collège de France — nous pourrions appeler ce phénomène la « Chrono-Fétidité ». C'est l'étude du temps nécessaire pour qu'une pièce redevienne habitable après votre passage. Certains d'entre vous sont des amateurs : une minute, deux minutes, et paf, le courant d'air emporte tout. C'est triste. C'est un manque de respect pour l'art. Le vrai maître, lui, crée une atmosphère qui survit à la ventilation mécanique contrôlée. Il produit un gaz dont la demi-vie est comparable à celle du plutonium-239.

Imaginez les archéologues du futur. Ils scelleront des pièces, ils analyseront des échantillons d'air emprisonnés dans des bureaux fermés depuis 2024, et ils diront : « Ici, un homme a mangé un kebab sauce samouraï avec supplément oignons rouges. Et d'après l'intensité des molécules restantes, il devait être d'une humeur massacrate. » C'est votre pyramide à vous. Votre monument aux morts (de rire ou d'asphyxie).

Alors, quand vous sortez d'une pièce après avoir "posé votre carte de visite", ne vous sentez pas coupable. Ne vous sentez pas sale. Sentez-vous comme un écrivain qui vient de terminer le dernier chapitre de son livre et qui laisse le lecteur seul avec ses émotions. Vous avez laissé une partie de vous-même. Vous avez offert un morceau de

vosre éternité à des inconnus qui ne vous méritent pas.

La persistance, c'est la victoire ultime sur le néant. On nous dit que nous ne sommes que poussière et que nous retournerons à la poussière. C'est faux. Nous sommes gaz, et nous resterons dans le couloir de l'administration bien après que notre corps aura été rendu à la terre. Vous êtes l'odeur qui refuse de mourir. Vous êtes le spectre qui hante les ascenseurs. Vous êtes le parfum de l'invisible.

Et tandis que vous marchez dans la rue, un petit sourire en coin, sachez qu'à cet instant précis, quelqu'un, quelque part, est en train d'ouvrir une fenêtre en maudissant votre existence, tout en étant forcé de reconnaître, au fond de son cœur oppressé, que vous aviez une sacrée personnalité.

C'est la fin du livre, mais ce n'est pas la fin de l'odeur. Elle est encore là. Elle vous suit. Elle vous précède. Elle est votre ombre portée en version olfactive. Et tant qu'il y aura des intestins pour fermenter et des pièces mal ventilées pour les accueillir, vous ne mourrez jamais vraiment.

Allez en paix. Et surtout, n'oubliez pas de bien fermer la porte derrière vous. Pour que le spectacle puisse durer. En toute intimité. En toute persistance. Dans la gloire éternelle du soufre et de l'oubli impossible.

Rideau. Mais gardez les narines ouvertes. Le rappel arrive toujours quand on s'y attend le moins.

FIN

Merci d'avoir lu "Ton cul est une arme chimique"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)